

JACQUES AUDIBERTI

# L'Abhumanisme

*nrf*

GALLIMARD











## LA GUERRE

Un sous-marin italien embarque, dans un port de l'Afrique du Nord, trente prisonniers britanniques, deux carabiniers pour les garder, trois religieuses, trois prostituées. Les religieuses, malgré la chaleur, ont leurs grosses robes, plus le cœur en argent du Christ sur la poitrine. Le sous-marin a six torpilles, dont deux dans les valises de la superstructure, un canon, bouché par un tampon en caoutchouc, soixante-quatorze mètres de long, soixante-quatre hommes d'équipage, un périscope érectile de douze mètres qui, en plongée, ne dépasse la surface marine que de six centimètres seulement. Tout ça va naviguer pendant neuf jours. Les navires et les avions adverses n'ont qu'une

idée en tête : crever ce poisson mortel. Lui-même leur fera tout le mal possible.

Quand les grenades, dans l'eau, éclatent à vingt mètres, tout, dans le sous-marin, s'éteint dans un tremblement de Golgotha. Les six femmes, collées ensemble, disent : « Dieu ! Sainte-Vierge ! ». Mais, parfois, survient quelque répit. On mange. Le cuisinier ne crache pas dans la tambouille sous prétexte que c'est la guerre. Il y a aussi un petit endroit réservé au commandant et aux dames. Les marins, les carabiniers et les prisonniers se servent de bailles, avec, au fond, deux centimètres de mazout, excellent contre la senteur.

La mer, dans les bureaux, fut divisée en carrés par l'amirauté à même des cartes millimétriques. Il y a, dans chaque carré, un sous-marin italien. Comme tous les êtres animés, les sous-marins produisent des scories, boîtes de conserves vides, déjections intestinales. Nul moyen de les détruire ou de les garder. Les ordures flottent à la surface. Les ennemis n'ont qu'à repérer. Que fait le commandant du sous-marin ? Il inspecte avec soin l'horizon et le ciel. Personne. Alors, il va, sournois, vider ses saletés dans le carré de mer d'un de ses camarades limitrophes.



Tout à fait un cas de justice de paix. Là-dessus, il advient qu'un avion anglais survole le sous-marin un jour que celui-ci est immobile, au soleil. Au soleil, le matin, sur la mer Méditerranée. Avion d'observation. Le sous-marin tire. Et descend l'avion. Les deux aviateurs anglais, sains et saufs, se mettent dans leur canot pneumatique. L'Italien recueille les deux Anglais. « Vite ! disent-ils d'entrée, au commandant, vite ! Foutons le camp d'ici. Nous avons prévenu la chasse ! » Pénétrant dans le sous-marin, leur nouvel univers, ils en devenaient solidaires et songeaient à leur sécurité.

La guerre est divisée, fragmentée en moments et morceaux qui la composent tout en la pulvérisant. Ses instants de condensation originale ou d'activité symptomatique sont intenses mais courts. Très vite, elle devient une habitude. Elle se plaque sans intervalle sur la vie. Quand la politique et la police n'enveniment pas le cœur des combattants elle s'institue en durée monotone, à tel point que l'on vit naguère des Australiens et des Piémontais face à face, en terre ferme. Les mitrailleuses s'étaient mises d'accord pour rythmer, chaque soir, par rafales, en mesure, et en l'air, la chanson *Rosamund*. Les canons

et les mortiers tiraient aussi, pour de bon, afin d'éblouir et de rassurer les généraux respectifs. Mais, au moins pendant dix jours, les adversaires, qui avaient fini par s'entrevoir, greffèrent, sur la guerre, une petite guerre, à l'aide de pneus et de chevalets constitués en mangonneaux, par le moyen de quoi, concurremment aux projectiles officiels, ils s'envoyaient, d'un front à l'autre, soit des dames-jeannes pleines de fiente méticuleusement bouchées, soit des volailles rôties, parfaitement comestibles, pour montrer leur adresse et leur ironie.

La guerre s'entend à se confondre avec l'humanité théorique, administrative, morale, sur laquelle elle feint de trancher.

Le puy Marie, comme un sein vert beurré, domine Aurillac. L'exode chasse, brasse. Dans Aurillac, rue Sadi-Carnot, des gens s'amenaient en vrac, de Picardie, de Normandie, campaient à l'aveuglette. Il y avait jusqu'à un corbillard des Ardennes, sur lequel le croque-mort avait voyagé avec sa famille, ils en ont une.

C'était la belle saison. Vous vous souvenez. La base du puy moutonnait de végétale prodigalité. Le chemin doucement se dressait entre deux ports d'armes tendres et joyeux

d'arbustes et de fleurs dans le beau soleil luisant. Sur le chemin, bijoux gratuits, brillaient des scarabées, des poignées de scarabées. Là, une jeune femme, un lieutenant et le petit Marcel se promenaient vers la hauteur. Marcel, dix ans, marchait en tête. Il avait fort à faire. Il courait d'un scarabée à un autre scarabée. D'un coup de talon, il les écrasait. Pour chacun, il criait : « Vé, maman, un de plus ! » L'homme et la femme, derrière l'enfant frénétique, avançaient dans un charnier mordoré.

« Cet enfant, disait la mère, nous fera mourir son père et moi. Il est mauvais. Et quand on pense qu'il y a la guerre ! » Réprouvant, à juste raison, la barbarie du jeune Marcel, elle prenait bien soin de la distinguer de la guerre elle-même tout autour liée, à perte de vue, à la politique, à la géographie, à la science, à la raison, et pas si forte ni si totale puisque incapable, après tout, de frapper de stupeur, par sa seule installation solennelle sur tous les horizons, vices individuels et péchés privés.

Un quart de siècle auparavant déjà la guerre de Quatorze nous avait lancés dans une phase antérieure, rétrospective, napoléonienne, les dragons, le rata, les drapeaux,

qui, néanmoins, s'encartait dans la déroulade normale du calendrier. Comme Noël, comme Carnaval, la guerre était une redite, une résurrection, mais qui eût tiré ses prestiges et sa vertu, non seulement de confirmer sa périodicité traditionnelle, mais en outre, du paradoxal et de l'inattendu de cette confirmation, supposée devoir mettre fin à la série.

Bergson dit que l'habitude commence avec la première fois. Qu'on ajoute que l'habitude s'achève avec la dernière, l'idée tourne au comique. Nous étions persuadés, néanmoins, que c'était la dernière fois. Des hommes, soucieux de marquer leur horreur du militarisme, s'engageaient. Ils appuyaient que c'était pour la durée de la guerre. « Tu te presses pas. Pas besoin que tu t'énerves. Chaque jour, en face, tu t'en choisis un, plan, plan, et tu le descends, quand il porte la soupe. Si ça tombe qu'il a les tifs carotte, tu vises mieux. Et puis tu te fais une petite, au repos, pour te mettre les boutons. »

Rien, désormais, ne s'imprima, qu'à propos d'elle. La guerre était comme une de ces histoires qui, dans la conversation méridionale, exigeaient le passé défini, temps céré-

monieux qui suspend les propos autour du récitant.

Une propagande spontanée, unitaire, indiscutée, en masse confirmée par quiconque tenait une plume publique, s'édifiait en monstre homogène, halluciné. Par la suite, il prit le nom de bourrage de crânes. Toutefois, dans les premières années de la guerre, pas un éditorialiste, pas un journaliste, pas un, pas une seconde, n'éprouva le moindre scrupule à inventer, puisé en lui-même, n'importe quoi, dans le sens de la cause. Fureur improvisatrice. Douze ans, l'âge mental des écrivains. Les plumes pondaient la vérité, puis la gobaient. Les mères des Saint-Cyriens occis, les veuves de guerre, la Belgique, les Alsaciennes et Rosalie se présentaient divinités, gloires, paraboles et hosties. Le mal était d'un bord, de l'autre le bien. Nous étions du côté du bien.

Avec leur pointe sur la tête, leur baïonnette-scie et les quinze mètres surhumains de leur intestin étiré par la choucroute, les Allemands commençaient, dès lors, à marcher, vers Dachau, au pas de l'image ogresse qu'on publiait d'eux.

Or, journaux à part, rien ne changeait. Les départements envoyaient au front une

foule masculine, brune, trapue, musclée à l'aveyronnaise, mais, dans les villes et les campagnes, les repas de communion continuaient. La foire de Lyon triomphait. Les procès en justice de paix n'arrêtaient pas. Tout continuait, robes longues, moustaches, chaînes de montre, le bachot, l'imparfait du subjonctif. Ce n'est qu'après trente-six mois de boue tonnante et rougie que la guerre, tout à coup, devint grande, et courtes les robes. Grande, océanique, planétaire, la guerre se diluait. Les Américains venaient avec le shimmy. Un tank miniature avait poussé sur le bureau de Lloyd George. Les sergents d'infanterie touchaient des boussoles. Le shimmy, c'est-à-dire, déjà, les caves de Saint-Germain-des-Prés. Le tank, autant dire les V.1, les J.2, les GI, les B.26, la bombe et tout le tralala de maintenant.

Quand sonna le clairon de Dix-Huit, on crut, quand même, un instant, qu'elle était cuite. Une guerre, provisoirement, se vidait.

Mais la guerre continuait, perpétuelle, inextinguible, au nom de quoi les soldats bulgares, quand, aux ordres de l'Allemagne, ils étaient entrés en campagne contre les Alliés, et, par conséquent, contre la Russie

impériale, jetaient des fleurs, au passage, à Sofia, sur le socle de la statue équestre du tsar moscovite Alexandre, qu'ils considéraient comme leur bienfaiteur et qu'ils s'imaginaient servir !

La guerre, la grande, la mère, qui avait défilé au bras de Joffre et de Hindenburg, s'éparpilla dans une germination subsidiaire d'occupations, de révolutions, d'expéditions. Elle fit tache de sang, d'huile, de pétrole. Tous les parfums de l'Arabie s'enlacèrent aux belles bacchantes scaferlatiques d'Aristide Briand. De Lawrence à Malraux, elle trouva ses nouveaux apôtres, bien différents de notre Lavedan qui avait chanté les dragons à crinière.

Elle fut syrienne, afghane, chinoise. Elle fut d'Espagne. A la guerre d'Espagne s'abreuvaient à longs traits les romanciers prophétiques. A la guerre d'Espagne, des submersibles inconnus, des avions sans cocarde inauguraient ou rafraîchissaient des formes d'hostilité couvertes et ambiguës.

La guerre d'Espagne, on pouvait la voir, de France, à l'œil nu.

Des sportives d'hiver, à Bourg-Madame, le bout de leurs pieds juste à l'alignement de la frontière, qui séparait la guerre de la paix,

regardaient, de l'autre côté, au-dessus de Puigcerda, des bombardiers étincelants et blancs virer dans le soleil. Soudain, on entendait leur bouse s'aplatir au loin en retentissant.

Plus tard, l'armée vaincue, la républicaine, se réfugia dans la paix. Elle passa la frontière.

Au passage, les hommes jetaient leurs armes. Certains, auparavant, les cassaient, comme du bois, sur la pierre des torrents. Ensuite, les soldats vaincus, n'ayant plus rien à faire, restaient là, debout, immobiles, sur nos départements, comme une végétation. Une ambulance pleine de blessés fonçait sur Perpignan, grande ville avec médecins, hôpitaux, sana, sans compter la pharmacie Bobo (textuel et vérifiable). Mais Perpignan n'était pas dans le coup. L'ambulance, affolée, sentant de plus en plus mauvais, tournoya. Pour finir, elle s'arrêta, n'importe où, entre deux platanes, considérée avec curiosité par les habitants. Elle venait d'une autre planète, où régnaient des mœurs différentes et surprenantes, la guerre, la gangrène.

En Espagne, je marchai.

Je vis l'armée républicaine vaincue, un



bouillon de manteaux jaunâtres, troués pour la tête, et deux femmes à cheval dans un décor de murs blancs. Puis je m'avançai, vers l'autre armée, la victorieuse, sur une route asphaltée. Fauve était la rocaille. Un dernier fuyard, d'un beau pas militaire, juvénile, sportif, se dépêchait vers ce qui l'attendait en France, le camp d'Argelès, des centaines et des centaines de types plantés dans la boue, avec, autour, des goumiers qui galopent en cercle et, parfois, dans les hommes, ils lancent, à la volée, du pain.

A Figueiras, devant une maison, je vis mon premier troupier de l'autre camp, celui de Franco. Il avait un gros Sacré-Cœur brodé sur son blouson, comme les Chouans. Il faisait sauter dans sa main son pistolet. De même que ses adversaires, il parlait espagnol. Je demandai au Sacré-Cœur ce qu'il pensait. Il me rabattit sur son chef. Un lieutenant, jeune, jeune. Il était assis dans la cuisine devant des œufs brouillés aux tomates, toute une poêlée. Il avait l'air de se nourrir de son drapeau. Du fond de sa péninsule enflurée il était parvenu aux confins de notre grande nation nordique et, maintenant, il avait devant lui quelqu'un de cette nation illustre, Voltaire, Napoléon, ce de

quoi, dans sa vareuse jaunâtre, il rougit comme une tomate. Il me fit conduire à l'échelon supérieur, qui siégeait à l'étage au-dessus. C'était un colonel aux manches de chemise retroussées, Douglas Fairbanks craché. Il s'obstinait à rire, avec son fil de moustache du *Voleur de Bagdad*, pour que je saisisse qu'il avait gagné.

La mobilisation n'est pas la guerre, mais la guerre est la mobilisation. Pour se faire aimer, la guerre ne dispose que de la vaste promesse de changements d'états contenue dans cette clause exécutive initiale.

Quand notre vieille Quatorze s'enterrait dans les tranchées de la Somme, les critiques militaires lui rappelaient à cor et à cri que son devoir était de bouger, conformément au titre imprimé sur l'affiche aux petits drapeaux croisés.

L'inertie, cependant, ne garantit pas que rien n'est en train de se déplacer. Le corps de l'homme, même endormi dans une niche dans la glaise stratégique de la Champagne, il voyage vers les grandes échéances organiques civiles, la maladie, la mort.

Mais la guerre, à son régime aigu, vous réveille à tour de bras. Sous la pellicule de son nom, grenadiers, caporaux, parachu-

tistes, capitaines et conscrits n'arrêtent pas de s'entre-dévorer. Des rochers et des terrains on requiert la complicité. La raie incendiaire vole. Des aspirants adolescents à un galon, dont pas un ne mourra dans son lit, démarrent par troupeaux légers. Cependant, la poche pleine d'une encre de circulaires et de citations, le général attentif orne et défend l'accès de son terrier à l'aide d'Underwood portatives. Comme un gymnaste, il s'exerce sur ses huit bras, qui du crâne divergent droit, son chef d'état-major, son secrétaire, son interprète, son commandant de l'aviation, le directeur du matériel, celui du personnel, et le huitième, le plus doux, comparable à celui des bras qui, chez le poulpe, sert de pénis, à savoir la jeune conductrice en uniforme, pour l'auto.

On peut s'en tirer en dénonçant l'anonyme cruauté de la vie, en mettant tout sur le dos de l'infiniment petit dynamiteur, tout, les ultimatums, les canons, les galons, les torpillés, les torpilleurs, tout n'étant qu'un drap continu d'enchevêtrés télescopages perpétuels. Mais on doit affirmer que la guerre, assujettie tant qu'on voudra au tourbillon universel, est spécialement humaniste et humaine. Avec sa stratégie diplomate et

militaire elle est la perfection même de l'humanité.

La Bruyère suppose deux armées de chats rangées face à face dans une plaine. Elles se lancent soudain l'une sur l'autre pour une mêlée miaulante, poils voltigeurs, tempêtes d'ongles. Les chats emportent leurs congénères éclopés. Des chattes les bandent. Cependant, le feld-maréchal distribue des croix, pourquoi pas ? aux guerriers les plus valeureux. Or, nous, les hommes, comme nous appelle, d'un beau mot grondant, le recrutement, nous, les hommes, lebel, Platon, mousquets, fiancées, sergents-majors, cette scène *nous blesse*. Certes, nous permettons aux chats de s'en prendre aux souris dans le cadre d'une tuerie éparpillée. Nous leur contestons le droit humaniste et idéaliste de s'endivisionner systématiquement pour de massifs massacres réciproques.

Ce droit, bien plutôt, nous le reconnaitrions aux fourmis, myriades censément socialisées, desquelles, sur la foi des livres de Fabre et de Maeterlinck, nous nous sentons plus proches théoriquement, que de nos cousins du mammiférat bloqués dans la bohème individuelle. Quant aux microbes, s'il est vrai qu'ils modifient leur structure défensive



JACQUES AUDIBERTI

## L'Abhumanisme

« Qu'est-ce que l'Abhumanisme ? »

Audiberti pose lui-même la question dans son livre — et il y répond :

« C'est l'homme acceptant de perdre de vue qu'il est le centre de l'univers. Et peut-être, aussi, qu'il n'est pas le centre de l'univers. »

La définition, on le voit, est vaste. Surtout elle témoigne d'une extrême tolérance.

Giordano Bruno, au XVI<sup>e</sup> siècle, fut un parfait échantillon d'abhumanisme. « Il dévouait une identique ardeur non seulement à chacun des arts, mais à chacune des croyances qu'il pratiquait. Par exemple, s'il révérait la grandeur, la valeur, la beauté du dogme catholique, qu'il ne tentait en aucune façon de réformer, il était en même temps un panthéiste passionné. Mathématicien rationnel professant dans les chaires les plus cotées de l'Europe, Paris, Wittenberg, Oxford, il s'adonnait avec non moins de succès à la poésie et à la comédie. Dominicain de son métier, il allait faire l'imprimeur à Genève, sous Calvin. On finit par le brûler pour cause de fanatisme varié, multiple, contradictoire et co-existant. »

L'Abhumanisme, tel que l'expose, l'illustre et le défend Audiberti est donc une remise en question, sous le signe de la méfiance, des diverses faces de la pensée humaine. La guerre, la cuisine, l'amour sont quelques-unes des données caractéristiques que l'auteur convoque à l'appui de sa thèse.



9 782070 203437



55-III A 20343 ISBN 2-07-020343-3

Extrait de la publication